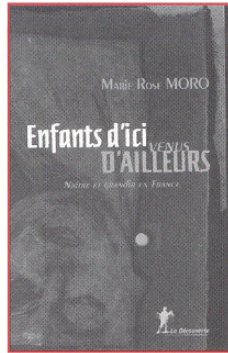


MARIE-ROSE MORO
Enfants d'ici venus d'ailleurs. Naître et grandir en France.

Eds. La découverte et Syros, Paris, 2002.



Les émules de Georges Devereux constatent, avec ce livre, combien les applications de l'ethnopsychanalyse complémentariste sont fertiles. Marie-Rose Moro, psychiatre d'enfants et d'adolescents, professeur à l'université Paris XIII, et ses col-

laborateurs, animent une consultation à l'hôpital Avicenne de Bobigny. Destinée aux migrants et à leurs enfants, elle est fondée sur la reconnaissance de l'altérité et le métissage des cultures et des personnes. Y sont reçus des patients du monde entier, en quête de reconnaissance de leur identité blessée, de leurs rituels, de leurs traditions perdues, mais aussi de possibilités d'adaptation à ce nouveau monde tant désiré qu'est l'Occident et, singulièrement, la France. Ce dispositif clinique et thérapeutique ne peut fonctionner qu'à la condition de développer une véritable "décolonisation de soi-même". Cette expression magnifique et courageuse est empruntée à Sauverzac dans le beau livre d'Octave Mannoni (*Le racisme révisité*, Madagascar, 1947, Denoël, Paris, 1950). Mais, comment abandonner préjugés, idées préconçues, réactions impulsives à la perception inquiétante de l'Autre ? Marie-Rose Moro, précise bien que ce travail est toujours à recommencer...

La consultation d'Avicenne passe par une exigence salubre et spécifique : la reconnaissance du "contre-transfert culturel" (Moro, Nathan, 1989). Ce concept a une importance encore relativement méconnue. Or, outre que tout thérapeute l'explore avec des patients de plus en plus fréquents dans notre société-mosaïque, il peut l'élargir à de nombreux patients, qui bien que d'identité nationale française, présentent (parfois en l'ignorant) des caractéristiques culturelles qui les amènent à se trouver en conflits avec les membres de leur famille qui en ont développés d'autres. Ainsi, nombre de familles recomposées constituent des micro-cultures qui leur sont propres et ne sont pas enregistrées

bloc-notes

bloc-notes

comme telles par certains. Des conflits familiaux prennent ainsi un tour transculturel et évoluent favorablement si chacun accepte le métissage.

L'éloge du métissage, au sens large, constitue donc le premier chapitre du livre de Marie-Rose Moro. Elle reprend les thèmes développés par les philosophes du racisme, et plus récemment par des psychosociologues qui ont remarqué l'interaction entre les migrants qui tentent de s'acculturer et les "accueillants" qui se transforment aussi, en miroir (Kozakaï, 2000). C'est cet ensemble qui constitue le métissage et dépasse amplement la notion fondamentalement déniante que, seul, le migrant se transforme et s'adapte, alors que la majorité autochtone reste aussi immuable qu'un bloc. Ainsi en est-il des thérapeutes, fidèles au complémentarisme, qui sont poussés à l'inventivité thérapeutique. Dans le dispositif d'Avicenne par exemple, la traduction des paroles du patient est reconnue comme une part entière de la psychothérapie et peut faire l'objet de recherches, au même titre que d'autres questions plus banales. L'auteur souligne combien il peut être néfaste de "fossiliser" un patient dans sa langue maternelle.

Au contraire, la possibilité de passer d'une langue à une autre, indique la lente mutation qui s'opère et enrichit la situation thérapeutique puisqu'alors un co-thérapeute connaissant la langue, ou un interprète, s'inclue dans la thérapie. L'absence d'automatisme, comme de l'idée préconçue qu'à un patient d'une culture donnée, il faut donner un thérapeute de la même culture, témoigne encore de ce décentrage : en postulant "l'universalisme psychique", tout thérapeute peut aborder un patient, quelle que soit sa culture, seul, le traducteur formé à la méthode, partagera la culture ou, au minimum, la langue du patient. À ce niveau, on apprécie particulièrement l'approche de la maladie somatique, débarrassée de son vernis allopathique occidental. Ici, tout patient arrive avec son "étiologie" de son mal. Et ce mal se manifeste au sens large : symptôme somatique ou psychiatrique, gêne, malaise, dépression. Chaque culture a des hypothèses sur "l'insensé" qui traverse hommes, femmes et enfants. Cependant, tout comme les lois sont, dans les démocraties, suffisamment vagues pour accueillir les extrêmes, les théories étiologiques sont des "formes vides" très générales afin de s'appliquer à tous les

membres du groupe culturel (Zempléni, 1985). Enfin, à chaque étiologie correspond un processus thérapeutique original, mais jamais obligatoire, ni fermé. En réalité, la culture donne un cadre de sens, qui peut se modifier en fonction des contextes. Les thérapeutiques ne peuvent donc jamais être stéréotypées. Lourde est la responsabilité du chamane dans l'aménagement des traitements, au cœur même des réseaux signifiants de la culture.

On aimerait ici souligner l'intérêt, pour les médecins français, d'appliquer ce respect de l'étiologie présumée du malade, en effet, les occidentaux sont loin d'avoir renoncé à leurs propres hypothèses lorsqu'ils tombent malades ! Ainsi, les affections graves comme les cancers font l'objet du même retour à des représentations archaïques où la pensée magique prédomine. Les médecins d'aujourd'hui acceptent cependant rarement que leurs concitoyens présentent derrière une façade scientifique, des étiologies de même niveau que les migrants de pays en voie de développement.

Pour Tobie Nathan (1987), outre les traumatismes potentiels classiques, le migrant peut se sentir traumatisé par le « non-sens » de la culture « accueillante » ainsi que par la perte de son cadre culturel interne. Cependant les événements traumatogènes ne mènent pas systématiquement à la pathogénie. Marie-Rose Moro, montre ainsi que chez les adolescents migrants, un véritable "besoin de traumatisme" se manifeste et s'intègre à la psychopathologie de l'exil. Comme s'il fallait répéter les traumatismes parentaux (transmission transgénérationnelle), les enfants de migrants peuvent céder à l'utilisation de drogues métamorphosiques qui leur permettent illusoirement de retrouver l'ancienne identité idéalisée, fantasmée, riche objet de l'imaginaire certes, mais aussi parfois rêve en creux qui masque l'abandon paternel, la réclusion maternelle, la perte du groupe social, etc ... On pense à certaines cités de banlieues, où les jeunes mettent en fragile balance de nouvelles pratiques initiatiques pour pallier les carences de leur milieu déstructuré.

L'exemple des femmes migrantes est édifiant sur ce point et bien illustré par la pratique de Marie-Rose Moro dans les consultations mères-bébés inaugurées avec Serge Lebovici. Les mères migrantes se trouvent

dans le paradoxe d'avoir à intégrer les nouvelles valeurs de la société d'accueil et de maintenir, pour les transmettre, les valeurs traditionnelles transportées dans leurs bagages culturels. Un certain clivage en découle parfois, ainsi que le montre l'exemple du portage. Certaines mères africaines vont ainsi mettre leur bébé sur leur dos à la maison, mais vont utiliser les moyens occidentaux à l'extérieur (kangourou, poussette) de peur, parfois, d'attirer le mauvais œil sur leur bébé, en se comportant différemment. Ce qui manque le plus aux femmes migrantes, c'est leur groupe de commères (les "mères avec"). Dans la famille nucléaire occidentale, la femme est seule ou confrontée à la seule expérience de sa mère. Le recours aux manuels de maternage ou aux magazines spécialisés est plutôt appauvrissant car jamais un savoir, aussi imagé soit-il, ne laisse place aux représentations, aux modèles et aux interprétations, comme le discours affectif du groupe des femmes.

M-R. Moro reprend les études d'Hélène Stork qui comparent les soins primaires donnés dans une famille traditionnelle française, avec ceux d'une famille *soninké* vivant à Paris et dans une famille Hindoue en Inde. En Inde et en Afrique, les interactions sont proximales et favorisent le toucher. Même à Paris, les mères *soninké* stimulent, massent et manipulent souvent leur bébé. Or, les massages perdent, sans le groupe des femmes, leur vocation initiale, car, en l'absence de renforcement, ils ne trouvent plus leur fonction d'entourage et de bain culturel qui passe par le corps. Les pratiques de maternage perdent ainsi progressivement leur caractère rituel et l'absence de symbolique les conduit droit à l'extinction. Les françaises développent, avec leur bébé, des interactions plus distales et ont tendance à renforcer un lien de parole. Les difficultés pour trouver une position mitoyenne sont évidemment immenses pour la toute jeune femme qui débarque seule du pays et doit faire appel à ses souvenirs et aux éventuels conseils d'une cousine ou d'une co-épouse.

Marie-Rose Moro aborde alors le délicat sujet de la scolarité des enfants de migrants. Oui, les études disponibles sont plutôt décourageantes : plus de difficultés scolaires chez les enfants de migrants, un retard de langage à l'entrée de la maternelle entre trois mois et un an en moyenne. Un échec

scolaire important puisque 50% d'une génération d'enfant étrangers se retrouvent en lycées professionnels. 50% des jeunes issus de migrants (dits, de "seconde génération") sortent de l'école à seize ans sans avoir acquis la lecture et l'écriture. Pour notre auteur, faible niveau social et exil se conjuguent pour aboutir à l'échec scolaire. On ne peut pourtant être insensible aux plaintes des enseignants, lorsqu'ils assurent vouloir discuter avec les parents et constatent que ces derniers ne se rendent jamais aux "convocations". L'idée de la convocation pose sans doute le problème d'un certain autoritarisme et de l'absence de délicatesse face à l'éventuelle culpabilité parentale. Mais ce qui n'est pas bien compris est souvent la distance respectueuse des parents nomades à l'égard des institutions scolaires du pays d'accueil. Il ne s'agit pas ici de démission, mais plutôt de "bienveillance passive" face aux maîtres, qui prodiguent, eux aussi des moyens d'acculturation. Le bilinguisme est, dans ces conditions, un enjeu majeur de l'estime de soi de l'enfant. Cependant, la présence sourde du racisme n'est plus à démontrer, lorsque certains établissent encore une hiérarchie des langues : "merveilleux, cet enfant dont la maman est japonaise et qui s'exprime dans les deux langues ! Très négatif, cet enfant qui parle kabyle (turc, bambara) à la maison !". Les professeurs des écoles connaissent rarement les résultats d'études de psychologues scolaires qui observent que la préservation de la langue maternelle est, au contraire gage de meilleure assimilation de la seconde langue.

On le voit bien, de nombreux progrès peuvent encore être accomplis dans le domaine de l'acceptation des enfants dont les parents se sont exilés et qui découvrent leur magnifique potentiel de vie et de bonheur. Loin de les enfermer dans leurs différences, M-R Moro, nous propose cet échange indispensable avec eux afin de réaliser cette société métissée, ouverte, progressiste qui conserve sa tradition d'accueil, mais, surtout, l'assume.

Marie-Frédérique Bacqué
Psychologue, MCU HDR

bloc-notes